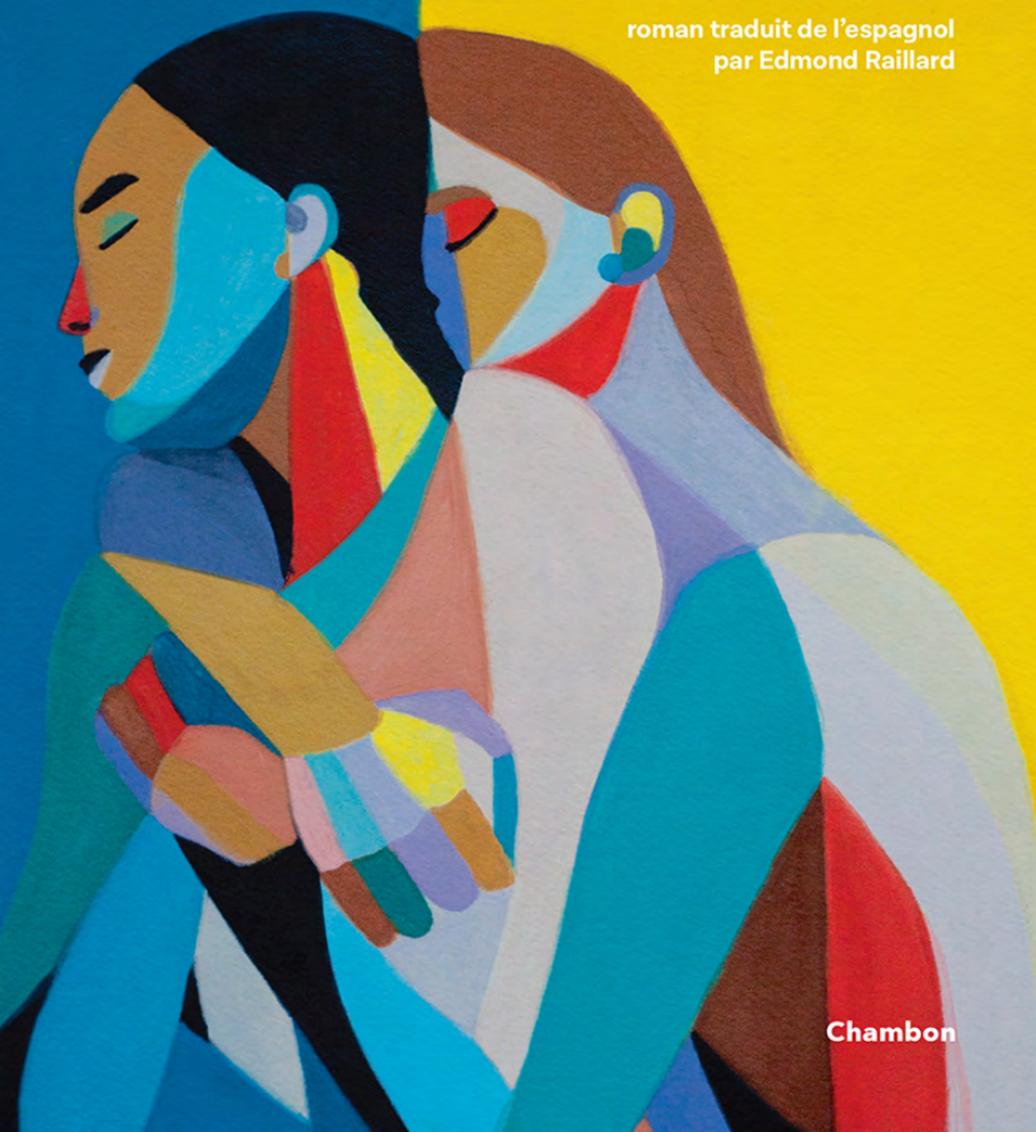


JOSÉ CARLOS LLOP

Orient

roman traduit de l'espagnol
par Edmond Raillard



Chambon

DU MÊME AUTEUR

PARLE-MOI DU TROISIÈME HOMME, Jacqueline Chambon, 2005.

LE MESSENGER D'ALGER, Jacqueline Chambon, 2006.

LE RAPPORT STEIN, Jacqueline Chambon, 2008 ; Babel n° 1412.

PARIS : SUITE 1940, Jacqueline Chambon, 2010.

LA VILLE D'AMBRE, Jacqueline Chambon, 2011.

DANS LA CITÉ ENGLOUTIE, Jacqueline Chambon, 2013.

LA VIE DIFFÉRENTE, éditions Do, 2016.

SOLSTICE, Jacqueline Chambon, 2016 (prix Laure-Bataillon 2017).

ROIS D'ALEXANDRIE, Jacqueline Chambon, 2018.

LE ROMAN DU SIÈCLE, éditions Do, 2021

Titre original :

Oriente

Éditeur original :

Penguin Random House Grupo Editorial, S.A.U., Barcelone

© José Carlos Llop, 2019

Illustration de couverture : © Rocio Montoya

© ACTES SUD, 2022
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-16139-2

José Carlos Llop

Orient

roman traduit de l'espagnol
par Edmond Raillard

Chambon

I'm a spy in the house of love.

THE DOORS

I
ÉPIPHANIES

À quel moment devenons-nous les reporters de notre propre vie ? Je pense à ces journalistes attirés ou freelance qui bavardent et boivent à la terrasse d'un hôtel situé sur les hauteurs d'une ville en guerre, d'où l'on voit les flammes et les nuages de fumée produits par les missiles et les obus, d'où l'on entend les détonations en rafales des AK-47. Je pense à ce moment où notre vie est un champ de bataille et où la vision du présent déforme le passé. C'est l'heure de se mettre à écrire, en attendant que le jour se lève sur la ville et lui rende sa beauté, à la fois secrète et dévastée, et que revienne le calme nécessaire pour continuer à écrire.

Alors, la lumière du jour est comme la lumière du cou d'une femme aimée.

II
L'EXIL

Lorsqu'on est expulsé de soi-même tout en vivant dans un pays inventé – et la passion amoureuse est un pays inventé par le désir –, l'expulsion est double. D'une part, on doit abandonner son propre monde, celui qu'on a construit et par lequel on a été construit. D'autre part, la boussole qui permettait de s'aventurer en *terra incognita* se dérègle. Pour combien de temps, on ne sait, mais l'avarie perdure dans le nouvel état : l'aiguille aimantée cesse de reconnaître le nord, et le sud disparaît ; et la passion s'affaiblit en perdant sa nature secrète. L'infection du quotidien. L'amour est autiste – un autisme partagé à deux –, ou alors il mue. Et aucun homme marié, aucune femme mariée – pour utiliser la vieille formule, qui ne s'emploie plus aujourd'hui que sur le ton de la plaisanterie – ne tombe amoureux si son conjoint ne lui a pas laissé un espace libre où un autre amour peut s'inventer et trouver sa place. Aucun homme marié, aucune femme mariée, non, sauf tous et chacun des membres de ma famille, une famille dont je suis le dernier

maillon ou fin de race, sans armoiries ni parchemin qui me rattache à aucune terre ou aucun manoir. Une fin de race sans racines, un homme déplacé.

Un homme déplacé : je pense à Ovide dans *Les Tristes*. Curieusement, ma thèse de doctorat portait sur le rapport de son exil dans le Pont-Euxin avec *L'Art d'aimer*. Je pense à Rilke, allant d'un château à un autre, d'une femme à une autre. Je pense à Jünger et à sa maîtresse, Sophie Ravoux, dont les noms multiples sont autant de masques pour une seule femme. Mais il est encore trop tôt pour passer de l'un à l'autre, même si l'esprit qui les unit est le même qui s'est emparé, je ne saurai jamais quand ni pourquoi, des membres de ma famille. Jusqu'à moi, qui suis stérile, comme cela a été démontré à plusieurs reprises. Et sans autre arbre généalogique que ce que je vais raconter dans ces pages.

Ma femme m'a mis à la porte. La phrase est vulgaire, mais le fait ne l'est pas. Ce ne peut pas l'être, car ma femme est tout le contraire d'une femme vulgaire, même dans les circonstances où les femmes se permettent d'être vulgaires. Il n'y a pas eu de cris, ni de scène ; une conversation brève et froide sur l'impossibilité de vivre avec un homme aux sentiments confus – ou trop précis et étrangers. Sur le besoin de savoir et aussi sur le besoin de ne pas savoir. Sur l'urgence de la disparition de l'intrus que j'étais devenu au cours des derniers mois. Un intrus à l'esprit, au cœur et au sexe ensorcelés par une autre femme et un autre paysage, différent du nôtre. Je me demande si le décret

d'Auguste exilant Ovide était aussi précis. Ovide et *L'Art d'aimer*, un livre qui pourrait être le livre de la famille. De ma famille.

Je vis à présent dans un ancien couvent de moines bénédictins transformé en hôtel. Un hôtel sobre et austère, comme devaient l'être les moines qui vivaient ici il y a des siècles et qui ont perdu le bâtiment au moment du « désamortissement » de Mendizábal, en 1835, ou de Madoz, ou peut-être de Floridablanca, je ne sais plus à quelle date. Comme c'est la basse saison, nous ne sommes que deux pensionnaires ; le deuxième est un bibliophile anglais à la recherche de quelque chose que j'ignore. Je tue le temps en lisant de vieilles revues d'histoire et en contemplant depuis le toit en terrasse le vol capricieux – et leurs formes, encore plus capricieuses – des nuées d'étourneaux. Ensuite je retourne à mes revues : le mystère des chevaux et des cerfs peints dans les grottes de Lascaux, les trésors de la tombe d'un noble étrusque, la musique de Mozart pour des funérailles dans le rite maçonnique, l'architecture du XVIII^e, fruit du trafic d'esclaves en Europe...

L'ancien couvent est grand et froid. Derrière ses lourdes portes, il y a une cour avec des aspidistras et des clivias et, après une volée de marches, une galerie avec trois colonnes donnant sur une autre cour intérieure avec un potager et un jacaranda qui, au printemps, se transforme en coupole bleue. À proximité il y a la mer et, plus proches encore, presque à côté, les remparts de la ville. Quand je sors le matin pour me rendre à mon travail, j'emprunte une rue au bout

de laquelle on voit la mer. Certains jours, lorsque je passe de cette rue à la promenade des remparts, un navire quitte le port avec l'allégresse de qui entame une nouvelle vie, ou au contraire entre au port, avec la lenteur précautionneuse des manœuvres en basses eaux. Comme qui rentre chez soi. Les lumières grises de l'aube, les réverbères qui s'éteignent, la mer sombre, le bateau allumé comme une lampe, les tours à terre et les cheminées en mer, la poupe de la cathédrale, un autre bateau, en pierre celui-ci, au-dessus de ma tête... La ville me protège et je me demande combien de temps je pourrai y vivre comme si je n'y vivais pas, éloigné de moi-même, je veux dire, et camouflé derrière quelqu'un qui est moi et qui n'est pas moi. Ovide, à Tomis, pensait-il quelque chose de semblable ? Lui, la ville ne le protégeait pas, une ville aussi étrangère que les gens qui l'entouraient. Le poète cultivé, ironique et raffiné, vivant au milieu des barbares, loin de Rome et de ceux qui l'avaient applaudi et qui maintenant restaient cois, craignant que la main d'Auguste ne les envoie en exil eux aussi. Dans le *limes* de Germanie, par exemple, ou de Bretagne, où il était courant de rencontrer son destin sous la forme d'une flèche empoisonnée.

Mon logement est une chambre avec un petit salon et une salle de bains à l'arrière. Dans ce salon, j'écris mon journal – rien ne reste si on n'écrit pas, et si on écrit rien n'est sûr – face à un balcon vitré qui donne sur la rue. Il y a des gravures avec des scènes de la cour du roi Darius et un grand miroir suspendu au-dessus d'un canapé flanqué de deux fauteuils, de style

isabélin, tapissés de velours vert mousse. Une natte en sparte évoque un été passé, qui n'est plus que décoration. L'après-midi, quelqu'un joue de la guitare et entonne des *siguiriyas*. En bas, dans un demi-sous-sol de la même rue, loué à un *flamenco*.

L'étrangeté crée de curieux mirages. Quand je sors me promener, je ne regarde pas le visage, les jambes ou les fesses des jeunes femmes ; je regarde les couples qui vieillissent ensemble, la complicité de leurs gestes, ce que l'on regrette – j'imagine – au-delà du désir. Mais je ne regrette rien et le désir est toujours là, bien vivant, yin sans yang, yang sans yin, peu importe, parce qu'on ne tranche pas l'amour, on l'abandonne. Je l'ai déjà dit : être expulsé de toi-même, quand tu ne sais pas exactement qui tu es, c'est une double expulsion. Et si la famille est le destin, au moment où j'oublie les mécanismes de la séduction et contemple un futur incertain, je suis un traître à ce destin. Je cesse d'être un lecteur de *L'Art d'aimer* et je m'obstine à me comporter comme ce que je ne suis pas. C'est pourquoi je dois remonter aux miens. Me reconnaître dans cet arbre généalogique sans armoiries ni hauts faits, autres qu'amoureux, avec le plaisir et la douleur qu'ils comportent. De branche en branche, comme un bonobo, ces parents proches – les gorges d'Olduvaï, le chaînon manquant, tout cela – qui savent tant d'Éros et si peu de ses complications. Cela même qu'avait fait Ovide à Tomis : tenter de parvenir à l'origine du châtement impérial.

1

J'ai dans les mains une des lettres que Sara Gorydz a envoyées à ma mère il y a vingt ans. Elle fait partie d'une série de documents, de photos et d'agendas annotés, y compris sur les pages de garde, qui se trouvaient dans son armoire. Dans une boîte à chaussures qui porte mon nom, écrit de sa main, cachée sous les manteaux de fourrure que lui offrait mon père. Ceux qui restaient. Il y a quelques mois, nous l'avons enterrée dans son village natal. « J'ai passé ma vie d'adulte dans des villes – m'a-t-elle dit quand elle a appris qu'elle était très malade –, j'ai connu les plus belles villes du monde et j'y ai été très heureuse, mais quand je mourrai je veux que vous m'enterriez dans le caveau de grand-mère, près des montagnes et face à la mer. J'ai assez bu de lumière électrique. » C'est ce qu'elle a dit : j'ai assez bu de lumière électrique.

La lettre de Sara Gorydz est écrite dans un castillan émaillé d'italianismes. Elle y parle de son mari, l'écrivain Paolo Zava, comme si son mari n'était pas son mari, mais le mari de ma mère. C'est le ton général.

Elle décrit sa vie avec lui à Positano, sur la côte amalfitaine. Leurs séjours à Naples, les années où elle a collaboré à *Il Gazzettino* et a travaillé pour le musée d'Herculanum. Elle lui parle – peu – de son fils, qui vit aux États-Unis et possède une ferme avicole. Et après avoir mentionné les années qu'elles ont passées ensemble après la Deuxième Guerre mondiale, elle lui demande d'aller les voir. Pas moi, dit-elle, Paolo. « Il est très malade (je ne crois pas qu'il lui reste six mois à vivre) et il ne parle que de toi. Rosa, s'il te plaît, viens. » C'est la dernière phrase de la lettre de Sara Gorydz, dont ma mère ne m'avait jamais parlé, sauf pour dire que c'était une journaliste polonaise qu'elle avait connue pendant la guerre, par l'intermédiaire de mon père, qui était aussi journaliste. Quant à Paolo Zava, j'ai toujours vu ses livres dans la bibliothèque de la salle à manger – des essais d'esthétique et d'histoire de l'art et les mémoires d'un collectionneur –, mais je n'ai jamais éprouvé la curiosité de les feuilleter. Ce n'étaient pas les seuls livres dédicacés à ma mère qu'il y avait à la maison.

À l'enterrement, il n'y avait pas de livres ; ni d'écrivains ; pas même de discours. Ni de prières. Elle n'a pas voulu. « S'il existe un au-delà et qu'on doit me pardonner pour ce que j'ai fait de mal, on le fera même si personne ne prie à mon enterrement. Et sinon, je ne crois pas que des prières dites par d'autres sans grande conviction servent à grand-chose. Peut-être même qu'ils ont oublié comment on prie. » Je me suis rappelé ce qu'elle racontait à propos de ma grand-mère, la dernière fois que celle-ci était allée se confesser. « À part

voler et tuer, avait-elle dit au prêtre, mettez un peu de tout et donnez-moi l'absolution, révérend ; je ne suis qu'un être humain, et nous vivons dans une vallée de larmes qu'il faut égayer un peu, vous ne croyez pas ? » Le prêtre l'avait chassée du confessionnal et elle n'avait plus jamais mis les pieds dans une église.

Ma mère non plus ne fréquentait pas l'église et maintenant elle allait être pour toujours auprès de ma grand-mère, celle du « mettez un peu de tout », comme nous l'appelions dans la famille : « La grand-mère Mettez un Peu de Tout ». La sépulture était formée de six niches surmontées d'un petit toit et elle était située au fond du cimetière, contre les montagnes et tournant le dos à la mer. Mais d'où nous étions, les rares personnes à être là, nous pouvions voir la mer. Je suppose que c'est à cela que ma mère faisait allusion. Il avait neigé deux jours plus tôt et il restait des plaques de neige vierge sur les terrasses de culture et de la neige aussi sur les cimes de quelques oliviers. Les brebis étaient descendues jusqu'au mur du cimetière et la musique des grelots tandis qu'elles paissaient – pacifique, lente et tranquille – accompagna le cercueil de ma mère jusqu'à ce que la niche soit murée. Peut-être l'entendait-on aussi de l'intérieur et atténuait-elle le bruit que faisaient les fossoyeurs en projetant et en raclant le ciment. L'air sentait la fumée et le bois mouillé, une odeur qui est parfois celle du brouillard. Au fond, il y avait la mer.

Alors que je recevais les condoléances, j'ai pensé à la lettre de Sara Gorydz et j'ai aussi pensé à moi, amoureux d'une femme qui n'était pas ma femme et passant

mes jours à la maison, à écrire sur Ovide dans son exil du Pont-Euxin et à inventer – à vrai dire, n’inventant rien, reproduisant – les vieilles excuses et les prétextes de l’amour secret pour passer certaines nuits dans l’appartement de Miriam.

Lorsque nous avons introduit le cercueil dans la niche, je me suis demandé si quelqu’un avait jamais aimé ma mère comme elle le méritait. Si nous mourons sans avoir été aimés comme nous le méritons, sans avoir aimé comme l’amour le mérite.